

SOCIAL CREATURE



TARA ISABELLA
BURTON

ROMAN
SEUIL

SOCIAL CREATURE

TARA ISABELLA BURTON

SOCIAL CREATURE

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ÉLODIE LEPLAT

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Les extraits en français d'«Ulysse» d'Alfred Tennyson sont tirés de
Seconde Odyssée. Ulysse de Tennyson à Borges
(textes réunis, commentés et en partie traduits par Évanghélia Stead)
© Éditions Jérôme Millon, coll. «Nomina», Grenoble, 2010

Titre original : *Social Creature*
Éditeur original : Doubleday (US) et Bloomsbury/Raven (UK)
ISBN original : 978-0-385-54352-1
© Tara Isabella Burton, 2018
Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction du texte
en son entier ou en parties, sous toutes les formes

ISBN 978-2-02-138798-8

© Éditions du Seuil, mars 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Brian –
qui a participé à cette aventure depuis le début

1

La première fête où Lavinia emmène Louise, elle lui fait porter une de ses robes.

« Je l'ai trouvée dans la rue, explique Lavinia. Elle date des années vingt. »

C'est peut-être vrai.

« Quelqu'un l'avait jetée là. Non mais t'imagines ? »

Louise n' imagine pas.

« En pensant sans doute que c'était un chiffon. »

Lavinia tend les lèvres. S'applique du rouge.

« C'est bien ça le problème avec les gens. Personne ne comprend le *sens* des choses. »

Lavinia tripote le col de Louise. Lavinia lui noue la large ceinture autour de la taille.

« Enfin bref, dès que je l'ai vue – putain ! J'ai eu envie de – oh, j'ai juste eu envie de me *prosterner*, tu vois ? De baiser le sol – ce sont les catholiques qui baisent le sol, ou seulement les marins ? Bref, j'avais envie de poser ma bouche là, sur le trottoir, sur un vieux chewing-gum et de dire, genre : *merci mon Dieu de donner un sens au monde aujourd'hui*. »

Lavinia poudre les joues de Louise. Lavinia ajoute du fard. Lavinia continue de parler.

« Genre – la *perfection* totale, non ? Genre – la grand-mère de quelqu'un ou je ne sais qui, meurt dans une des baraques en grès

brun d'East Village où personne n'a jamais mis les pieds depuis vingt ans, la famille balance toutes ses affaires dans la rue et puis au coucher du soleil – me voilà qui traverse la 9^e Rue Est et qui tombe dessus. Cette vieille dame et moi qui ne nous sommes jamais rencontrées passons deux magnifiques soirées poétiques à quatre-vingt-dix ans d'écart, avec exactement la même robe sur le dos – oh, Louise, non mais tu sens cette *odeur*? »

Lavinia lui fourre la dentelle sous le nez.

« On pourrait tomber amoureuse, en portant une robe comme ça. »

Louise hume le tissu.

« Du coup tu sais ce que j'ai fait ? »

Lavinia lui dessine un grain de beauté à l'aide de son crayon à sourcils.

« Je me suis mise en sous-vêtements – non, c'est faux, j'ai aussi retiré mon soutif. J'ai tout enlevé, j'ai enfilé la robe, j'ai laissé la mienne dans la rue et j'ai marché toute la nuit avec, jusqu'à remonter dans l'Upper East Side. »

Lavinia boutonne la robe de Louise.

Elle rit à présent :

« Reste avec moi suffisamment longtemps, dit-elle, et je te jure qu'il va commencer à *se passer* des choses. Comme pour moi. »

Lavinia s'occupe de la coiffure de Louise. Au début elle essaie de reproduire la sienne : des anglaises sauvages et exubérantes. Mais Louise a les cheveux trop fins, trop raides, alors Lavinia décide de les tresser en un beau chignon bien serré.

Lavinia lui met les mains sur les joues. L'embrasse sur le front. Rugit.

« Mon Dieu, fait-elle. Tu es magnifique. Je ne peux pas le supporter. J'ai envie de te tuer. Prenons une photo. »

Elle sort son téléphone. En fait un miroir.

« Mettons-nous devant les plumes de paon », intime Lavinia.

Louise se met devant les plumes de paon.

« Pose. »

Louise ne sait pas faire.

« Arrête ton char, s'exclame Lavinia en agitant son portable. Tout le monde sait poser. Allez, vas-y : cambre un peu le dos. Penche la tête. Fais comme si tu étais une vedette de film muet. Voilà. Voilà – non, non, le menton baissé. Voilà. »

Lavinia lui baisse le menton. Prend la photo.

« La dernière est bien, déclare-t-elle. On est belles. Je la poste. »

Elle montre son portable à Louise.

« Quel filtre tu préfères ? »

Louise ne se reconnaît pas.

Elle a les cheveux soyeux. Les lèvres sombres. Les pommettes hautes. Elle porte une robe charleston, un maquillage cat's eyes, des faux cils, on dirait qu'elle n'appartient même pas à ce siècle. On dirait qu'elle n'est même pas réelle.

« Va pour du Mayfair. Ça fait briller les pommettes. Bon Dieu – regarde-toi ! Re-gar-de-toi. Tu es magnifique. »

Lavinia a légendé la photo : semblables dans l'indignité.

Louise trouve ça très spirituel.

Louise pense : *Je ne suis pas moi-même.*

Merci mon Dieu, pense Louise. Merci mon Dieu.

Elles prennent un taxi pour Chelsea. Lavinia paie.

C'est la Saint-Sylvestre. Louise connaît Lavinia depuis dix jours. Ça a été les meilleurs dix jours de sa vie.

Les journées ne se passent pas comme ça pour Louise.

Les journées de Louise se passent comme ça :

Elle se réveille. Regrette de s'être réveillée.

À tous les coups Louise n'a pas beaucoup dormi. Elle bosse comme barmaid dans un café qui se transforme en bar à vin le soir, elle écrit aussi pour ce site Internet appelé GlaZam qui vend des

sacs à main de contrefaçon, et elle donne des cours particuliers pour la préparation de l'examen d'entrée à la fac. Elle met un réveil au moins trois heures avant de devoir se trouver quelque part, parce qu'elle habite au fin fond de Sunset Park, à vingt minutes de marche de la ligne R, dans une sous-location illégale infestée de cafards qu'elle occupe depuis près de huit ans, et parce que la moitié du temps le métro tombe en rade. Quand ses parents l'appellent, une fois tous les deux mois, ils lui demandent invariablement pourquoi elle refuse obstinément de retourner dans le New Hampshire, par exemple, là où *ce sympathique Virgil Bryce* est devenu gérant de la librairie locale, et n'arrête pas de leur demander son nouveau numéro. Invariablement, Louise raccroche.

Elle se pèse. Louise pèse cinquante-deux kilos en période de règles. Elle se maquille très soigneusement. Dessine ses sourcils. Vérifie ses racines. Vérifie le solde de son compte en banque (soixante-quatre dollars et trente-trois cents). Camoufle les défauts de sa peau.

Elle se regarde dans le miroir.

«*Aujourd'hui*, déclare-t-elle tout haut (un psy lui a dit une fois qu'il était toujours mieux de dire ce genre de choses tout haut), *est le premier jour du reste de ta vie.*»

Elle se force à sourire. Ça aussi, c'est un conseil de son psy.

Louise se tape les vingt minutes de marche jusqu'au métro. Elle ignore l'obsédé qui lui demande, chaque matin, quelle odeur a sa chatte, même s'il est probablement la seule personne au monde avec qui elle interagit régulièrement. Elle passe tout le trajet jusqu'à Manhattan à dévisager son reflet dans les vitres assombries du métro. À l'époque où Louise était persuadée qu'elle allait devenir un Grand-Écrivain-qui-passerait-à-la-postérité, elle prenait un carnet et mettait à profit les transports pour écrire des nouvelles, mais à présent elle est trop fatiguée, et puis elle ne

deviendra sans doute jamais écrivain, alors elle lit les articles pourris de *Misandry!* sur son portable et parfois elle regarde les gens (Louise adore regarder les gens, elle trouve ça apaisant : quand on passe beaucoup de temps à se concentrer sur les défauts des autres on s'inquiète moins des siens).

Louise part bosser comme barmaid, pour GlaZam, ou donner un cours particulier.

Les cours, c'est ce qu'elle préfère. Quand elle parle avec son accent mi-britannique mi-américain très soigneusement cultivé, qu'elle coiffe en chignon ses cheveux blonds très soigneusement teints, et qu'elle glisse qu'elle a fait ses études à Devonshire, New Hampshire, elle obtient quatre-vingts dollars de l'heure, plus la satisfaction d'avoir entubé quelqu'un. Maintenant si Louise avait vraiment été à la Devonshire Academy, le pensionnat privé chicos, et pas juste au lycée public de Devonshire, elle toucherait deux cent cinquante dollars, mais les parents qui ont les moyens de raquer deux cent cinquante dollars ont plus tendance à vérifier ce genre de détails.

Cela dit la plupart des gens ne les vérifient jamais. À seize ans, Louise s'était mise à partir tôt de la maison pour prendre son petit déjeuner et son dîner au réfectoire de l'Academy. Elle avait fait ça trois mois pleins avant d'être repérée, et encore c'était sa mère qui avait découvert le pot aux roses et l'avait privée de sortie, et le temps qu'elle ait de nouveau le droit de quitter la maison elle avait commencé à chatter avec Virgil Bryce, qui n'aimait pas qu'elle sorte sans lui.

Louise termine son travail.

Elle se regarde dans son téléphone-miroir, trois ou quatre fois, pour s'assurer qu'elle est toujours là. Elle consulte Tinder, même si elle répond rarement aux hommes qui correspondent à ses critères. Il y avait eu un type l'air hyper féministe sur Internet mais qui

en fait pratiquait l'anarchie relationnelle, un autre à fond dans le sexe borderline qui frisait la maltraitance, et un type réellement super, mais qui s'était volatilisé au bout de deux mois. Parfois Louise envisage de sortir avec quelqu'un de nouveau, mais elle craint que ce ne soit encore un truc qu'elle risque de foirer.

Parfois, les semaines où Louise est payée en liquide, elle va dans un bar vraiment sophistiqué du quartier de Clinton, de Rivington, ou de l'Upper East Side.

Elle commande le verre le plus sophistiqué qu'elle puisse se payer (Louise n'a pas vraiment les moyens de boire, mais même elle mérite des choses sophistiquées, parfois). Elle sirote sa boisson très, très lentement. Quand elle ne dîne pas (Louise ne dîne jamais), l'alcool frappe plus fort, et c'est un soulagement, vu que quand elle est bourrée elle oublie le fait immuable qu'un jour elle va tout foirer, si ce n'est déjà fait, soit parce qu'elle perdra tous ses boulots d'un coup et qu'elle se fera expulser, soit parce que trop fatiguée pour faire du sport elle prendra dix kilos et qu'à ce moment-là même l'obsédé ne voudra pas la baiser, soit parce qu'elle choppera un cancer de la gorge à cause de toutes les fois où elle s'est fait vomir tout ce qu'elle avait bouffé, soit parce qu'elle choppera un autre genre de cancer encore plus rare et plus mystérieux à cause de toutes les fois où elle s'est teint compulsivement les cheveux dans une salle de bains sans ventilation, ou alors elle foirera en débloquent Virgil Bryce sur les réseaux sociaux ou bien parce qu'elle s'embarquera dans une nouvelle relation avec un homme qui semble gentil sur Tinder mais qui voudra la sauver, ou l'étrangler, et qu'elle se pliera à tous ses désirs parce que l'autre façon de tout foirer c'est de crever seul.

Louise attend de dessaouler (une autre façon de foirer à coup sûr, c'est d'être une femme seule bourrée le soir à New York), puis elle rentre en métro, et elle a beau ne plus écrire dans son

carnet, si elle est encore assez pétée pour avoir l'impression que l'apocalypse n'est plus imminente elle se dit que le lendemain, quand elle sera un chouia moins fatiguée, elle écrira une nouvelle.

On dit qu'à New York, si tu n'as pas réussi à l'âge de trente ans, tu ne réussiras jamais.

Louise a vingt-neuf ans.

Lavinia vingt-trois.

Voilà comment elles se rencontrent :

La sœur de Lavinia, Cordelia, a seize ans. Elle est dans un pensionnat du New Hampshire – pas la Devonshire Academy mais un de ses concurrents. Elle est rentrée pour les vacances de Noël. Leurs parents vivent à Paris. Lavinia a trouvé un des prospectus de Louise : BESOIN DE COURS PARTICULIERS POUR ENTRER À LA FAC ? APPELEZ-MOI ! à la librairie The Corner Bookstore au croisement de la 93^e Rue et Madison, qui organise une réception de Noël avec champagne à volonté où Louise s'incrute depuis trois ans, même si elle habite super loin, juste pour boire à l'œil et regarder les familles riches et heureuses être riches et heureuses.

« J'ai bien peur de n'avoir rien dans le crâne, explique Lavinia au téléphone. Mais Cordy est brillante. Et je sais que je vais la corrompre – à moins que quelqu'un ne m'en empêche. Vous voyez ce que je veux dire. Une bonne influence. Et de toute façon elle va rester ici une semaine entière avant d'aller à Paris pour Noël et maintenant qu'on a regardé absolument tous les DVD d'Ingmar Bergman qu'on a à la maison, je suis à court d'idées pour qu'elle n'aille pas traîner dans les rues. J'ai les moyens. Combien ça coûte ce genre de prestations ? Dites-moi.

– Cent cinquante de l'heure, répond Louise.

– Marché conclu.

– Je commence ce soir », dit Louise.

Lavinia loge dans un appartement qui occupe un étage entier d'un immeuble en grès brun de la 78^e Rue entre Park et Lex. Quand Louise arrive au pied du bâtiment, on entend par une fenêtre ouverte un air d'opéra le son monté à bloc, Lavinia chante en même temps, faux, et c'est comme ça que Louise devine qu'elle habite au premier étage, sans même avoir besoin de regarder l'interphone.

Lavinia a mis des fleurs dans tous ses bacs de fenêtre. Toutes mortes.

Lavinia ouvre la porte dans une robe noire sans manches faite entièrement de plumes. Ses cheveux lui arrivent à la taille. Ils sont décoiffés, rêches, ça fait des jours qu'elle ne les a pas brossés, mais ils ont la nuance de blond que Louise a passé des heures à essayer d'atteindre avec des teintures de supermarché, sauf que là c'est naturel. Elle n'est pas grande mais elle est mince (Louise tâche d'évaluer à quel point, mais les plumes la gênent dans son estimation), et elle dévisage Louise avec une telle intensité que d'instinct Louise recule d'un pas et manque de renverser un vase rempli de lis fanés.

Lavinia ne remarque rien.

«Dieu merci tu es là ! » s'exclame-t-elle.

Cordelia est assise à la table de la salle à manger. Elle a coiffé ses cheveux en une longue tresse épaisse qu'elle a enroulée puis fixée à l'aide d'épingles. Elle ne lève pas les yeux de son livre.

Il y a des éventails anciens partout sur les murs. Un caftan brodé d'or accroché à une cloison, une perruque poudrée sur la tête d'un mannequin aux traits dessinés au rouge à lèvres, et plusieurs cartes de tarot illustrées – la Grande Prêtresse, la Tour, le Fou – dans des cadres Art nouveau rouillés posés sur toutes les surfaces disponibles. Les murs sont d'un bleu roi aveuglant, à l'exception des moulures, que Lavinia a peintes en or.

Lavinia embrasse Louise sur les deux joues.

« Veille à ce qu'elle se couche au plus tard à vingt-deux heures »,
somme-t-elle avant de partir.

« C'est Lavinia tout craché, commente Cordelia en levant enfin la tête. En fait elle n'est pas si perchée. C'est juste son sens de l'humour. Ça l'amuse de me taquiner. Et de te taquiner. »

Louise ne dit rien.

« Je suis désolée, reprend Cordelia. J'ai déjà commencé à travailler. »

Son sourire se tord aux commissures.

Elle prépare du thé pour Louise.

« Il y a chocolat-vanille ou noisette-cannelle-poivre-cardamome, annonce-t-elle. Vinny n'a pas de thé normal. »

Elle le sert dans une théière aux motifs élaborés (« Elle vient d'Ouzbékistan », explique Cordelia. Louise ne sait pas si c'est une blague). Elle la pose sur un plateau.

Cordelia oublie d'apporter une cuillère, il y en a une dans le sucrier, mais Louise se rend compte que si elle remue son thé cela va mouiller la cuillère et ruiner le sucre. Et si elle préserve la cuillère le sucre va se déposer au fond de la tasse.

Elle sirote son thé sans sucre. Elle envisage un instant de demander une autre cuillère, mais cette idée la rend nerveuse, alors elle se tait.

Elles révisent des mots au programme de la préparation à l'examen d'entrée à la fac : *Quelle est la différence entre* terne, taiseux *et* teigneux ? Elles font des maths : tous les triangles en 3-4-5, les aires de diverses formes géométriques. Cordelia répond juste à toutes les questions.

« Je vais aller à Yale, annonce Cordelia comme si c'était une chose qu'il suffisait de décider. Ensuite j'irai dans une université pontificale de Rome pour mon master. Je veux être nonne. »

Puis :

«Je suis désolée.

– De quoi ?

– Je fais de la provoc. Je ne devrais pas. Enfin... Je veux vraiment devenir nonne. Mais quand même.

– Ce n'est pas grave », dit Louise.

Elle boit une autre tasse de thé noisette-cannelle-poivre-cardamome non sucré.

«Je me sens coupable, reprend Cordelia. De te bloquer ici. Je n'ai pas vraiment besoin de prof particulier. Ne te vexes pas, hein... tu fais très bien ton boulot. Désolée. C'est juste que... Je sais déjà tout ça. »

Elle hausse les épaules.

«Peut-être que Vinny a vraiment envie que tu sois ma baby-sitter. Seulement... elle ne sera pas de retour à vingt-deux heures.

– Ce n'est pas grave. Je te fais confiance pour savoir à quelle heure tu dois aller te coucher.

– Là n'est pas le problème, réplique Cordelia avec cet étrange demi-sourire. C'est Vinny qui a l'argent. »

Cordelia et Louise restent assises en silence sur le canapé jusqu'à six heures du matin. Cordelia enfle une robe de chambre couverte de poils de chat (il n'y a pas un chat en vue) et lit une édition de poche d'*Apologia Pro Vita Sua* de John Henry Newman. Louise lit des articles racoleurs de *Misandry!* sur son portable.

Elle est très fatiguée, mais en même temps elle a plus besoin de quatre cent cinquante dollars que de sommeil.

Lavinia rentre à l'aube, couverte de plumes.

«Je suis affreusement, *affreusement* désolée ! » s'exclame-t-elle.

Elle trébuche sur le seuil.

«Évidemment, je te paierai tes heures. Toutes tes heures. Sans exception. »

Sa jupe s'accroche dans la porte. Elle se déchire.
«Merde.»
Les plumes fusent.
«*Tous mes jolis petits!*» s'écrie Lavinia.
Elle se met à quatre pattes.
«*Tous? Quoi! tous mes jolis poussins et leur mère.*
– Je vais aller chercher de l'eau, dit Cordelia.
– C'est un mauvais présage.»
Lavinia a basculé par terre, à présent, hilare, une plume noire à la main.
«Ça annonce la mort!»
Louise ramasse les plumes qui ont glissé sous la porte.
«Non, arrête! Laisse-les!»
Lavinia lui saisit les poignets, la fait reculer.
«Elle est morte d'une belle mort.»
Elle hoquette.
«*Cette robe: elle est tombée sur le champ de bataille.*»
Ses cheveux se déploient au sol jusqu'à la malle de bateau qu'elle a transformée en table basse.
«Et quelle bataille! Oh – comment tu t'appelles déjà?
– Louise.
– Louise!»
Lavinia lui tire de nouveau sur les bras, d'un geste taquin cette fois.
«Comme Lou Salomé. (Louise ne sait pas qui c'est.) Louise! J'ai passé la soirée la plus merveilleuse du monde, merveilleuse. C'était *une de ces fameuses nuits*. Tu vois?»
Louise sourit poliment.
«Non?»
Louise hésite.
«Je *crois* de nouveau, Louise!»
Lavinia ferme les yeux.

«En Dieu. Et en la gloire. En l'amour et en la poussière d'ange – mon Dieu j'*adore* cette ville.»

Cordelia pose un verre d'eau sur la malle de bateau.

Mais Lavinia se dirige à quatre pattes vers le canapé. Elle est extatique, pailletée de noir, pailletée d'argent, et Louise ne sait ni quoi faire ni quoi dire pour que Lavinia l'apprécie mais elle est douée pour observer les gens et elle connaît leurs besoins et donc, comme toujours, elle trouve une ouverture.

«Je peux réparer ça, tu sais.»

Lavinia se redresse.

«Réparer quoi ?

– C'est juste l'ourlet. Je peux le recoudre. Si tu as une aiguille et du fil.

– Une aiguille et du fil ?»

Lavinia se tourne vers Cordelia.

«Dans ma chambre, dit Cordelia.

– Tu peux la réparer ?

– Enfin... sauf si tu n'as pas envie.

– Pas envie ?»

Lavinia rassemble ses jupons.

«*Lazare, de retour d'entre les morts.*»

Elle les empile sur ses genoux.

«*Je viens vous raconter!*»

Elle écarte brusquement les bras en arrière.

«Oh, je suis vraiment – vraiment ! – désolée.

– Mais non, dit Louise.

– Je sais – je sais – tu dois me trouver ridicule.

– Je ne te trouve pas ridicule.

– Tu es sûre ?»

Louise ne sait pas ce que Lavinia a envie d'entendre.

«Euh...»

Lavinia n'attend même pas.

peut-être qu'on la trouvera ou peut-être qu'on ne la trouvera jamais mais Louise espère que si quelqu'un la trouve ce sera quelqu'un qui le mérite.

Louise espère que ce sera Cordelia.

Maintenant Louise a 1,46 dollar en petite monnaie. Elle a une fausse pièce d'identité. Elle a une tenue propre et des cheveux auburn tellement foncés qu'ils sont presque violets.

Elle n'a même pas de téléphone.

Louise continue à marcher, dans Times Square. Elle marche très vite. Elle pénètre dans la foule, et là il faut tendre le cou pour ne pas la perdre de vue, parce qu'il y a tellement de gens dans cette ville et il y en a tellement parmi eux qui ont des cheveux violets ou auburn, dont beaucoup, beaucoup de femmes blanches, un mètre soixante-cinq environ, raisonnablement minces, qui marchent très vite, ou qui portent des leggings noirs, avec un T-shirt blanc, sous un manteau sombre mais léger, et ensuite Louise, ou quelqu'un qui n'est pas Louise, tourne au coin de la rue, ou traverse, et ensuite on ne la voit plus.

Remerciements

J'adresse mon immense gratitude à tous ceux qui ont fait de ce livre une réalité : merci à mes agents, Emma Party et Rebecca Carter de chez Janklow and Nesbit, pour leur foi, leur patience, leur travail dans le façonnage du premier jet de *Social Creature*, et pour m'avoir rappelé de raconter une bonne histoire, d'abord et avant tout, et de m'inquiéter du reste plus tard.

Merci aussi à ma merveilleuse éditrice, Margaux Weisman, dont l'œil acéré et le flair éditorial m'ont aidée à voir mon manuscrit avec un regard neuf, me permettant de grandement l'améliorer, ainsi qu'à l'ensemble des fantastiques équipes éditoriales, marketing et artistique de Penguin Random House et Doubleday, qui ont fait de ce livre une telle merveille pour l'œil et pour les doigts que je crains presque de le toucher.

Merci à Simon Worrall, mon mentor, qui m'a aiguillée sur la bonne voie dès le départ !

Et un remerciement spécial à Brian McMahon, qui a lu des versions (et encore des versions, toujours plus de versions) de ce roman depuis 2009, et a supporté mes tendances chaotiques depuis presque aussi longtemps, et dont la foi autant que les conseils ont rendu possible le récit de cette histoire. C'est à toi que je dois ce livre – et j'en suis comblée.